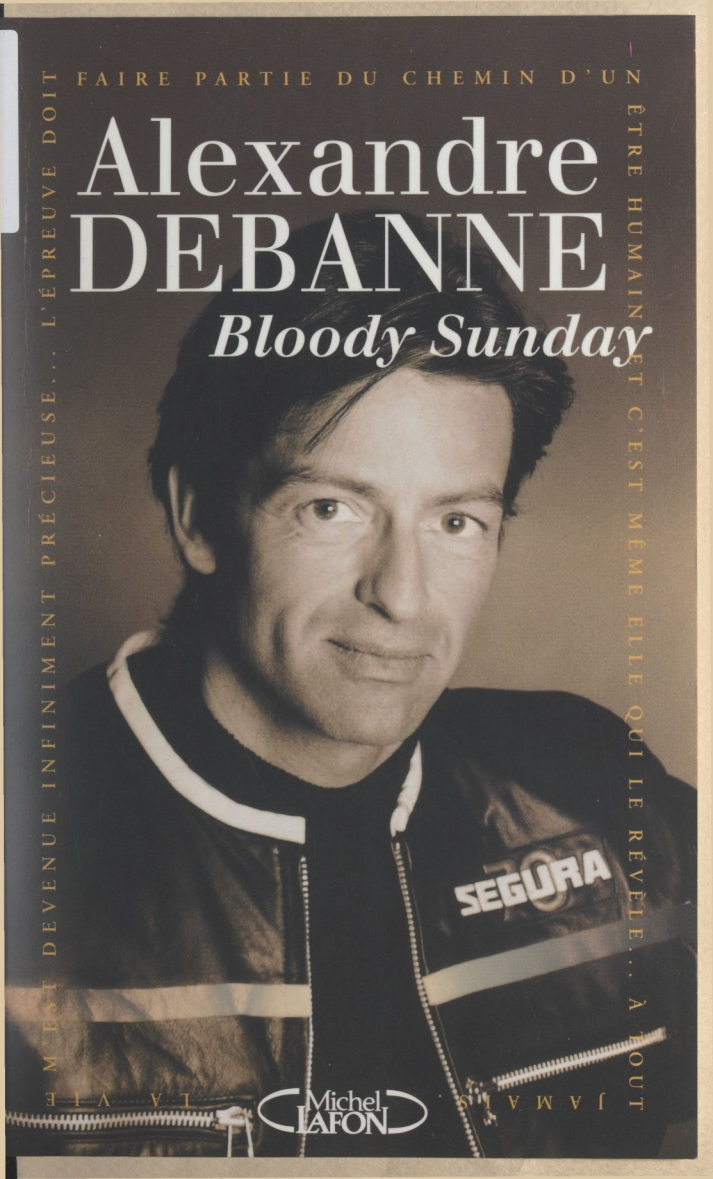
FAIRE PARTIE DU CHEMIN D'UN ÊTRE HUMAIN ET C'EST MÊME ELLE QUI LE RÉVÈLE... À TOUT JAMAIS DEVENUE INFINIMENT PRÉCIEUSE... L'ÉPREUVE DOIT M'EST LA VIE

Alexandre DEBANNE

Bloody Sunday



Michel LAFON

022282762 L 32

BLOODY SUNDAY

8
D1 MON
3727

Alexandre Debanne

Bloody Sunday

Avec la collaboration
de Gilles Lhote

Michel LAFON
103, boulevard Murat, 75016 Paris

DL 29JAN.97 03521

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

© Éditions Michel Lafon, Paris, 1997

Tout corps arraché à la planète
et projeté en l'air retombe lourdement.
Le mien aussi...

Nouveaux Éléments de pataphysique.

ALEXANDRE DEBANNE

Quand j'étais môme, je découpais des mouchoirs pour en faire des parachutes au bout desquels, avec du fil à coudre, j'attachais des petits soldats (inutile de préciser que ma mère avait du mal à apprécier mes activités). Je les lançais en l'air. Dans le meilleur des cas le parachute improvisé s'arrondissait et mon héros de plastique atterrissait en douceur. Le plus souvent le mouchoir se mettait en vrille mais l'incident n'enlevait rien à mon plaisir : ce bref trajet dans l'air me paraissait magique.

Un jour je me suis dit : pourquoi pas moi ? Comme tous les gosses je n'avais pas tellement le sens des proportions. J'ai découpé un drap, attaché des ficelles tous les vingt-cinq centimètres, fait un trou au milieu pour

que l'air s'évacue… Avais-je déjà potassé mon Jules Verne à cet âge tendre ? Admettons que je l'avais réinventé.

Bref, ces préparatifs terminés, restait à trouver l'endroit stratégique d'où sauter. Pas d'avion à ma disposition, pas de remparts dans le coin…

À l'époque, nous habitions une ferme à l'écart d'un petit village, du côté de Sancerre, un endroit magnifique, d'une quiétude absolue, un de ces lieux où quoi qu'il arrive, à intervalles réguliers, on revient comme en pèlerinage.

En face de la ferme il y avait une grange nantie d'un grenier auquel on accédait par une échelle, posée contre le mur extérieur. Formidable ! J'avais trouvé le site idéal pour mon premier saut, et je m'imaginais déjà descendre en douceur, que dis-je voler pendant quelques minutes au moins dans les airs, accroché à mon parachute merveilleusement gonflé !

Je me suis élancé avec la confiance totale des inventeurs dans leur création. J'ai volé… brièvement. Et je me suis cassé la gueule. Premier impact avec la planète ! Quand j'ai rouvert les yeux, j'avais du sang partout. Ma

mère s'affolait. Tout ce sang qui giclait et la panique des adultes rassemblés autour de moi m'ont fichu une trouille épouvantable. Je hurlais :

– Je ne veux pas mourir !

– Mais non, tu ne vas pas mourir. On va t'emmener à l'hôpital.

– Je ne veux pas aller à l'hôpital non plus !

On a fait venir un toubib qui m'a recousu sur place : premiers points de suture. Mais l'échec de ma tentative n'avait pas tué le rêve : je voulais voler, devenir pilote de chasse, sauter en parachute, flotter en montgolfière dans le ciel bleu.

J'ai dû attendre, ronger mon frein. Un peu plus tard, je me suis mis en tête de construire une montgolfière mais, échaudé par l'épisode du parachute, j'y ai bientôt renoncé.

Pourtant, je n'en démordais pas. À l'âge où les autres font du foot, j'avais toujours le nez en l'air : patauger dans la bouillasse et se disputer pour un ballon alors qu'il y en a des millions en vente libre, très peu pour moi. Sauter ! Voler ! Le bonheur était dans l'azur ! Mais voilà : avant dix-sept ans, impossible ! Interdit ! Je bouillais d'impatience. À seize

ans je me suis inscrit dans un club, à Bourges.

Avant de savoir plier un parachute, porter un matériel lourd (on en avait vingt kilos sur le dos et sur le ventre), et s'élancer dans les airs, il fallait s'envoyer un gros boulot d'apprentissage. J'ai appris, attendu... J'ai contemplé du sol tous ceux qui avaient suivi la formation avec moi et qui avaient, eux, l'âge requis pour jouer les Icare.

Enfin ! Le jour de mes dix-sept ans est arrivé ! Pendant l'été j'avais travaillé pour me payer la licence qui autorisait à conduire une moto de petite cylindrée. Je suis donc parti pour Moulins, dans l'Allier, avec sur le siège arrière un pote qui avait suivi la préparation avec moi et que j'avais vu, le veinard, sauter avant moi. On campait. On n'avait pas d'argent mais c'était l'aventure, excitante, inoubliable.

Trois fois, avant le grand envol vers les hauteurs, j'ai replié mon parachute de crainte qu'il soit mal plié. Ah, il était vraiment très bien plié, mon parachute, le mieux plié du centre ! Et l'avion est arrivé.

Pas de temps à perdre ! Tonton, le pilote, un bonhomme minuscule, amorçait la manœuvre d'atterrissage. L'avion roulait

pendant une centaine de mètres sur la piste. Il fallait courir et grimper dans le zinc alors qu'il touchait encore le sol. J'étais le dernier, sans doute un peu empoté. Les autres m'ont chopé par le pantalon et m'ont hissé dans l'habitacle à l'instant où Tonton mettait les gaz. L'avion redécollait, j'avais encore les jambes dehors.

Par la porte grande ouverte je regardais le sol s'éloigner à toute allure. Dans la carlingue particulièrement exiguë je me tenais au bord du vide, agenouillé, les autres assis autour. La paroi de l'avion me passait au ras des jambes : pas le moment de faire un faux mouvement !

Un pote m'a montré une petite cuillère :

– C'est avec ça qu'on va te ramasser !

J'ai avalé péniblement ma salive sans cesser d'afficher un sourire crâne. Les autres se gondolaient. À tous, on leur avait fait le coup de la petite cuillère, la première fois qu'ils avaient sauté. J'ai le sens de l'humour mais je dois dire que là, dans l'avion, à deux doigts de me jeter dans le vide, la plaisanterie prenait un relief certain.

L'instructeur a largué un morceau de toile pour évaluer la dérive du vent. J'ai regardé ce

petit machin se tortiller avant de disparaître. Puis il m'a tapé sur l'épaule.

– Vas-y !

Je me suis assis, jambes pendantes au dehors. Il était arrivé, l'instant que j'attendais depuis si longtemps ! Malgré la trouille inévitable, je n'ai pas hésité. J'avais trop rêvé. Je voulais tellement savoir ! Tellement connaître l'aspiration du vide, le choc du parachute qui se déploie, la descente au gré des courants.

Depuis ce premier saut, chaque fois qu'il a fallu affronter une nouvelle peur, j'ai pris le dessus et sauté. Ce moment de stress violent est inévitable. Mais c'est une peur particulière, qui ne dépossède pas de ses moyens celui qui l'éprouve. Au contraire, elle provoque une sorte d'hyperconscience. En une fraction de seconde, j'avais vérifié tout les détails de la sécurité. Je me suis poussé d'un coup de reins hors du zinc, et je suis tombé.

Ces quatre ou cinq secondes que dure la chute libre m'ont paru des jours. J'avais laissé mes tripes dans l'avion. Elles sont redescendues beaucoup plus tard. Grosse sensation !

Et le parachute s'est ouvert : j'étais fou de joie. Je volais ! Je volais comme quand j'avais

cinq ans, mais avec un succès sans commune mesure ! Et puis, très normalement, je me suis posé. J'ai retrouvé la terre sous mes pieds mais je flottais encore, de bonheur.

On a arrosé l'événement au bar de l'aéro-club – la moindre circonstance donnait lieu à des tournées générales. Et aussitôt après je suis reparti à l'assaut du ciel : trois sauts dans la journée. Et tous les week-ends, par la suite – sauf quand la météo l'interdisait –, je suis allé sauter. Je ne m'en lassais pas. Dès que je touchais le sol, je fourrais le parachute en vrac dans le sac et je remontais dans l'avion le plus vite possible. Je n'avais pas peur, à ce moment-là. Maintenant, quand j'y repense, je me dis que j'ai dû l'échapper belle un bon nombre de fois ! J'ai sauté avec des parachutes qui ressemblaient plus au drap tirebouchonné de mes cinq ans qu'à du matériel de « pro ».

Mon dernier saut, je l'ai fait le 16 juin 1996, jour de la fête des Pères – ce serait aussi la mienne, mais je l'ignorais encore. Saut d'un autre genre ; procédure d'atterrissage inusitée, surtout.

J'aurais pu, ce week-end-là, choisir de partir en Tunisie avec les copains, et faire comme eux la fête à l'occasion de l'élection des top models méditerranéens. Alléchant programme, non ? Mais le 16 juin était aussi le jour, donc, de la fête des Pères. Le mien est à la retraite depuis un an, après avoir été un instituteur qui multipliait les activités originales autour de son poste officiel. Comme la plupart des gens qui ont intensément travaillé toute leur vie, il a du mal à se résoudre à l'inactivité.

Il a toujours adoré les motos, et tout particulièrement les BMW. Or, depuis trois semaines, un de mes copains propriétaire d'une BMW 1100, le dernier modèle, m'avait proposé d'essayer son bijou. En ce qui me concerne je préfère le trial, les engins maniables et pas trop lourds aux grosses cylindrées. Pour cette raison, j'ai revendu la Harley-Davidson que j'avais achetée il y a quelques années. Mais l'idée de me pointer avec la BMW ce jour-là me paraissait excellente. Mon père serait aux anges ! Il allait évidemment monter sur la bécane et faire un tour, retrouver à l'âge de la retraite un plaisir de jeunesse, redevenir motard...

Je me méfiais un peu de ce voyage à moto, pourtant, à cause d'un claquage que je m'étais fait les jours précédents, en réalisant une nouvelle figure de jet-ski. Dire que j'avais un mauvais pressentiment serait exagéré (on se raconte toujours ce genre d'histoire après coup). Mais mon ami Bruno, Nono, mon kiné, mon frangin, me l'a rappelé depuis : la veille, j'avais passé la soirée chez lui, devant le match de foot France-Espagne (je n'aime pas le foot) à boire des bières (j'ai horreur de la bière) et à manger des pizzas (la pizza, ça va). Au moment du départ, Nono s'est gratté pensivement le crâne.

– Tu ne devrais pas prendre la moto, demain. Avec un claquage au mollet, sur une bécane que tu ne connais pas...

– Et toi tu ne devrais pas me dire des conneries de ce genre. Tu vas me porter la poisse.

Pour ne pas être tenté de mettre la poignée en coin, de rouler trop vite, j'ai préféré à l'autoroute la nationale 7 que je connais par cœur. Tout était en place pour la balade de rêve, beau temps, route de mon enfance, mon père au bout du chemin et la chouette surprise que je voulais lui faire...

L'acacia est le seul arbre auquel le pivert ne s'attaque pas. Son tronc est tellement dur qu'il lui met le bec en vrac, ce qui est toujours vexant en société. Moi, je n'avais jamais essayé mais depuis, j'ai compris à quel point le volatile perforeur a raison de se tenir à distance : je me réveille quinze jours après la fête des Pères, sans un souvenir.

Un type au-dessus de moi me secoue violemment et beugle sans s'arrêter :

– Monsieur Debanne ! Vous avez eu un accident de moto !

– Moto ? Moi ? Il y a des mois que je n'ai pas fait de moto…

Trou noir.

Pas une bribe d'image, pas la trace d'une sensation ! Depuis, j'ai appris que mon cas n'avait rien d'exceptionnel. Dommage

Bloody Sunday

Mon histoire n'est pas celle d'un présentateur de télévision qui fait brusquement la une des médias parce qu'il s'est fracassé contre un arbre. C'est une histoire d'homme qui en prend plein la gueule, qui se bat et se transforme ; une histoire ordinaire qui en rejoint des milliers d'autres...

Je ne suis pas un héros. Les ressources humaines sont innombrables, infinies : c'est cette expérience que j'ai voulu raconter et partager, parce que j'ai aussi appris à quel point le partage d'une expérience, dans ces moments-là, est capital.

Alexandre DEBANNE

LES DROITS D'AUTEUR DE CE LIVRE SERONT INTÉGRALEMENT ET OFFICIELLEMENT VERSÉS À DIVERSES ASSOCIATIONS CARITATIVES.

Photo : D
Portrait :
1552-4
07-I
FF TTC

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7511 00387500 5

9 782840 982555

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre